Document généré le 24 avr. 2024 19:50

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Ça ira mieux demain...

François-Xavier Liagre

Numéro 100, hiver 2004

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14415ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Liagre, F.-X. (2004). Ça ira mieux demain.... *Moebius*, (100), 49–64.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

François-Xavier Liagre

Ça ira mieux demain...

Plus vite. Forcer sur les pédales. Encore plus vite. Ontario défile, plus vite maintenant que le centre-ville s'éloigne. Attention, on croise Berri et ses sarabandes de bus aux abords de la Station Centrale. Pas toujours cool les bus. Parfois tellement contents d'arriver au terminus, après plusieurs centaines de kilomètres, que leurs chauffeurs en ont parfois tendance à oublier l'extraordinaire flegme des conducteurs canadiens. Enfin, canadiens, pas québécois. De dangereux latins, ceux-là. Aux yeux des anglos, au moins. Parce que si on compare à la conduite parisienne, ces fameux latins ressembleraient plutôt à des enfumés au dernier stade du buzz. P'têt ça, d'ailleurs. Parce que l'herbe, ici, c'est pas rien... ATTENTION!!! Faillit me le payer, ce Greyhound... Arrête de délirer, faut monter Amherst maintenant. Un zigzag, on évite un pick-up, on déclenche une crise de cœur chez le conducteur d'une Oldsmobile d'au moins douze mètres de long (il s'est égaré, celui-là, ou il cherche Céline pour la cruiser?) et on attaque la grimpette.

On coupe Sherbrooke à fond, sans regarder. D'habitude, cela se solde par un concert de klaxons. Pas ce soir. Y a un bon dieu pour les tarés. Un axe pareil, à cette heure, sans une voiture, c'est à ne pas croire... Puis vient le parc Lafontaine, sa piste cyclable, son bassin, ses pédalos... Quoique... Les seuls qui hantent le parc à cette heure, c'est les clodos qui racontent à leur Labatt, amoureusement emballée dans son sac en papier, comment ils auraient pu... comment ils vont... comment ils auraient dû...

Gauche-droite, et on attaque Rachel. Ligne droite de trois kilomètres. Des feux, des croisements. Plus vite, encore plus vite. Saleté de grand plateau qui ne passe pas,

je gagnerai au mois dix kilomètres-heure... On coupe les grandes rues comme une flèche, Papineau, Iberville, sans anicroche. Décidément, ce soir ils sont tous sur le câble, et pas dans leurs bagnoles... J'arriverai jamais à temps, jamais. Plus vite, encore plus vite. Le pédalier vrombit à force de mouliner. La mécanique tient bon. La sueur me coule dans les yeux, me colle le t-shirt dans le dos. Un revers de main, s'agit pas de cligner des yeux au mauvais moment. La douleur dans les genoux, aussi, qui fait comme un rappel lancinant du risque de ce soir. Arriver. Arriver à temps. Parce que si j'arrivais trop tard...

L'avant-dernière ligne droite, la tour penchée du Stade olympique marque l'extrémité de la rue Rachel, comme une étrange tour de contrôle qui surveille mon approche. Un dernier virage, après avoir grillé encore une bonne quantité de feux rouges. Cette fois ça y est, on attaque la dernière ligne droite. Plus que quelques centaines de mètres...

MERDE!

Les gyrophares sont déjà là. La rue est bloquée par les flics à hauteur de Laurier, la dernière intersection. Au milieu, la boîte à roues vert pisseux de l'ambulance me fait comprendre que je n'ai pas été assez rapide. Ils sont arrivés avant moi, et sont très certainement repartis bien avant que ce déploiement de force ne s'installe.

Bon. Va falloir improviser.

Pas le temps de la pleurer, pas le temps de regretter. Juste le temps de faire discrètement demi-tour. Manquerait plus que je me fasse avoir maintenant. C'est Bobby qui serait ravi, lui qui a les poches tellement pleines des élus et autres responsables de la police qu'il n'arrive même plus à y caser son briquet...

Demi-tour, enfin, pas vraiment. Le parc Maisonneuve me tend les bras, à deux pas, qui m'offre vingt-cinq hectares de planques. Je me souviens, la première fois que j'en ai parlé à Bobby, il m'a pris pour un dingue. «Comment tu veux te planquer la-dedans, y a que de l'herbe! Et en plus c'est fermé de minuit à six heures!» Je l'entends encore. C'est marrant, ces mecs qui se baladent avec dans leur char de quoi geler la moitié des habitants de la province, et plus d'artillerie qu'un commando du

Hezbollah, mais qui rechignent à rester dans un parc public après l'heure officielle de fermeture... Je crois que je ne les comprendrai jamais, ces Hells. D'ailleurs, ce coup-là, je n'ai pas essayé de lui faire comprendre que ces vingt-cinq hectares «d'herbe» recelaient suffisamment de bosquets, de ravines et autres lieux accueillants pour pouvoir y passer une nuit sans être repéré. Trop con, le Bobby, sur ce coup-là. Je crois que j'ai eu le nez creux de me taire, vu ce qui vient de se passer ce soir...

Le temps d'aller réfléchir.

Tout était pourtant limpide. L'affaire avait commencé dans un bar crasseux, «Hard-rock», de la rue Sainte-Catherine, un soir d'un de ces putains de festivals dont Montréal grouille pendant l'été. Le genre de troquet où ils devraient fournir les boules Quies à l'entrée et les promos pour les appareils auditifs à la sortie. Bref, je ne suis pas certain d'avoir tout entendu, mais l'affaire semblait alléchante. Et simple. Un petit transport, facile et sans lézard, un échange dans un coin tranquille. Un paquet de piastres à la sortie. Génial. Mais il a fallu que Steph s'en mêle. Que Steph s'emmêle...

Est-ce que c'est elle que l'ambulance est venue empaqueter, ce soir, chez moi? Est-ce que c'est ses jambes qui n'en finissent pas qui ont été casées de traviole sur le brancard pendant que je pédalais comme un fou? Est-ce que c'est ses seins parfaits qui ont été écrasés par les mains calleuses des séides de Bobby quand je commençais seulement à comprendre ce qui se passait? Est-ce que c'est son sourire à faire bander Khomeiny qui a été écrasé par les coups de poing des Neandertal que Bobby a dû envoyer pour faire le ménage dans ses petites affaires? Dire que je ne peux même pas en être certain...

Reprenons au début. Qu'est-ce qui a bien pu merder? Je repasse tout dans ma tête pendant qu'un connard d'écureuil vient aux nouvelles pour savoir quel est ce bestiau qui encombre son espace vital en dehors des heures de réception. Trop cons, ces écureuils. Je me suis trouvé une planque pas mal, au bord de la ravine qu'enjambe le pont de la rue Sherbrooke. Je réfléchis. Il y a certainement un détail qui m'a échappé et qui explique ce qui s'est passé ce soir. Et puis, il faut aussi que je réfléchisse à

la façon la moins risquée de savoir ce que les 9-1-1 ont trouvé chez moi. Steph... Pardonne-moi de ne pouvoir plus rien faire. J'espère que ce n'était pas toi qui... Mais qui d'autre?

Dire qu'il a fallu que j'aille à ce concert ce soir-là, Place-des-Arts. Fichue idée. Et puis traîner sur la rue Sainte-Catherine. Et puis ce bar... Rien de tout cela ne serait arrivé si je n'avais pas été chercher la merde dans ce coin-là, ce soir-là. Mais peu importe, après tout. Mon karma était sans doute de croiser ces gars. Faut croire que je suis parti pour un cycle de réincarnations gratuit...

*

Descente du car. Après huit heures de route, ça fait du bien. À la descente du traversier, on sait que c'est le bout du voyage. Bien sûr, pour les Canadiens, ce n'est qu'un petit voyage. Mais pour l'Européen que je suis – et que je resterai un bon bout de temps, aussi longtemps que j'arriverai à survivre –, c'est un sacré bout. Huit heures de route, ce n'est pas la dose à laquelle je suis habitué.

Arrivé où, d'ailleurs? Arrivé nulle part. C'est la meilleure réponse. Loin, sur la Côte-Nord. Hors saison. Sans touristes, juste de la neige et du vent sur le fjord. Je ne vais sans doute pas pouvoir rester longtemps ici. Trop évident. De plus, sans être parano, il y a de bonnes chances pour que Bobby et ses chums sachent depuis longtemps que j'y ai mes habitudes. Venu trop souvent, avec ou sans raison. Pour un festival, pour un party, pour rien. Rien que pour le plaisir de l'endroit et des gens qui s'y trouvent.

Je l'ai regretté, d'ailleurs. Des fois. Les fois où je me sentais vraiment trop vieux pour l'ambiance qui règne ici. Enfin non, pas pour l'ambiance, plutôt pour les gens qui la font. À force de croiser des gamins d'à peine vingt ans, sapés comme je l'étais vingt ans plus tôt... C'est drôle comme le look baba cool a traversé toutes ces années. Quand j'y pense, il était déjà dépassé quand je l'ai moi-même adopté... Mais quelque chose de dépassé qui survit, ce ne doit pas être si dépassé que ça...

Bref, je ne suis là que pour une pause. Le temps d'échanger quelques mots avec André, le patriarche qui gère sans en avoir l'air ce microcosme, poser mon sleeping bag une nuit ou deux, et repartir plus loin vers le nord, vers le bout de la route et au-delà. Essayer de trouver de l'aide chez mon chum Richard, le Montagnais. Ou plutôt m'adresser à André, en espérant qu'il puisse m'aider à mettre la main sur Richard... Et disparaître assez longtemps. Faire comme si ce deal était juste un mauvais souvenir, un raté, et repartir. Sauf que là, je n'ai pas le choix, si je repars – et je dois repartir, si je tiens à ma peau –, c'est direction le Grand Nord, et pas ailleurs. C'est vers le désert. Loin des gens, loin des risques. Loin des Hells. C'est où – à propos – loin des Hells?... C'est vrai, ça. Maintenant que je me pose la question...

Oh, ça va vous faire marrer, si vous ne connaissez pas le coin. Moi aussi, les premières fois, j'ai trouvé ça parano, ce délire québécois sur les Hells qui contrôlent tout, qui savent tout, qui sont partout... Des espèces de Big Brothers en moto... Encore que, pas toujours. Je me suis dit que le fantasme allait quand même un peu loin, avec son accompagnement d'histoires – de seconde main, comme il se doit – renforçant la légende. Et toutes plus impressionnantes les unes que les autres quant aux pouvoirs de Big Brother Hell. Ambiance légende urbaine premier choix. Je vous fais grâce des variantes, elles me faisaient toutes autant rigoler. À l'époque.

Avant que je fasse personnellement l'expérience de la chose. Et que je me rattrape aux branches in extremis, en devenant une sorte de membre honoraire de la confrérie. Enfin, honoraire... je ne suis pas certain que l'honneur ait grand-chose à voir là-dedans. Mais pour sauver sa peau, hein, vaut mieux ne pas être trop regardant. Et puis, ça m'a donné l'occase de connaître et d'entrer dans les bonnes grâces de Bobby. Même si ce n'est pas exactement ce à quoi j'avais rêvé en immigrant. Mais après tout, l'argent n'a pas d'odeur, et tant qu'on en ramasse...

Mais je m'égare à nouveau, c'est pas le tout de remâcher ses souvenirs. L'essentiel est de mettre la main sur André et de lui soutirer les tuyaux qui me permettront peut-être de survivre assez longtemps pour fêter la

prochaine Saint-Jean… Que je trouve André ou quelqu'un d'autre, d'ailleurs. Ça a l'air facile comme ça, mais faut quand même préciser que je débarque ici avec (probablement) une bande de tueurs au cul, sur lesquels je n'ai au mieux que quelques heures d'avance, et que le mec sur lequel je compte pour m'aider est le beau-père de leur (probable) dernière victime. Et que cette victime était ma maîtresse. Et que je n'ai foutrement aucune idée de la façon dont je vais pouvoir lui présenter la chose.

Je m'arrête un moment sur la galerie de l'auberge, ayant bien du mal à retenir un fou rire nerveux. Imagine la scène. «Salut, André. Tiens, j'ai un petit problème. Tu sais, Steph, ta belle-fille, ben elle a été assassinée hier soir. Chez moi. Pourquoi chez moi? Heu, normal, c'était ma maîtresse. Au fait, ton fils, ça va?»

Bon, je délire. De toute façon, va falloir la jouer autrement. Mais comment trouver la bonne façon d'annoncer à un mec que sa bru vient de se faire descendre? Même si leurs relations étaient tout sauf cordiales, et sans vouloir faire de mauvais jeux de mots, pareille entrée en matière, ça jette forcément un froid… De toute façon, la seule chose importante, c'est que je la joue contre la montre.

Bon, on respire un grand coup, on redresse les épaules. Je me mets dans la peau du visiteur sans arrière-pensées. Il sera toujours temps d'aviser. Et puis, comme disait ma grand-mère: «Si tu es pressé de savoir quelque chose, la meilleure façon de faire c'est de fermer sa gueule, pas de demander». Allez, je me lance. Encore dix mètres, franchir le seuil, grand sourire. «Salut la compagnie!»

PUTAIN!!!

La première tronche que je vois en arrivant dans l'entrée n'est autre que celle de Bobby. Un sursaut, l'impression que toute la neige qui recouvre le toit vient de me tomber dessus. Le cœur qui fait un triple salto.

Avant que j'aie eu le temps de tomber raide, Bobby vient à mon secours. «Salut! Comment ça va, depuis le temps?» Un grand blanc. Du genre gênant en société. Un ange (en moto, forcément…) passe. «Euh… Tiens, salut, Bobby.» Tout ce que je trouve à dire. Pas de quoi décrocher le Pulitzer. Mais j'ai les neurones qui se mettent à bouillir,

ça, je vous l'assure. «Tu... Qu'est-ce qui t'amène ici?» Dans le genre question con, on peut faire mieux, mais faut s'entraîner. Mais mettez-vous un peu à ma place, aussi! Je fais cinq cents bornes pour éviter de me faire refroidir, et le premier sur qui je tombe...

Mais Bobby la joue cool. «Bah, un p'tit break dans le bizness, j'prends des vacances. Et toi, astheure, qu'est-ce tu deviens?» Là, j'ai besoin d'air, c'est clair. Je croasse je ne sais quoi en guise de réponse, m'apprête à me liquéfier sur le paillasson, quand André vient à mon secours, déboulant de la cuisine comme un Fangio en fauteuil roulant.

«FX, quelle bonne surprise! C'est le fun, on parlait de toi avec Bobby il n'y a pas cinq minutes!» Tu m'étonnes. J'avale un gallon de salive et trouve moyen de répondre, à peu près aussi naturel qu'Arielle Dombasle dans un film télé: «Ah... ben... Oui, c'est marrant... heu... Une coïncidence, comme on dit, hein?»

Je ne sais pas qui a écrit le script, mais là encore, pas de quoi ramasser un Academy Award... En tout cas, personne ne semble remarquer l'ambiance pour le moins étrange qui accompagne cet échange. Ni André, ni les quelques personnes disséminées dans le salon, ni même Bobby. Quoique, dans son cas, j'ai des doutes... Au moins, les minutes précédentes m'ont permis de reprendre un peu mes esprits, et je m'accroche à deux pensées qui clignotent l'une après l'autre dans ma tête.

«Il n'est pas au courant.»

«Il ne me butera pas ici, devant des témoins.»

Semi-rassurant.

C'est clair, ça change mes plans. Plus question de disparaître quelque part sur la Côte-Nord, maintenant. Même Les Escoumins, à dix kilomètres d'ici, me paraissent diantrement loin... Moi qui espérais me mettre à l'abri dans le coin, ça paraît plutôt râpé. Si Bobby est dans le secteur, autant remonter à Montréal. Au moins, je pourrais essayer de me fondre dans la foule. Parce qu'ici, la foule en hiver, c'est à partir de cinq personnes...

Mais il faut assurer l'immédiat. Et là, les vieilles habitudes de baratin reprennent vite le dessus. Je suis peut-être pas bon à grand-chose, mais pour baratiner, je me

défends. «Salut, André, t'as une chambre pour moi?» Bon, même ça, ça paraît douteux. En cette saison, le touriste est aussi rare que la chaleur, et s'il n'y a pas cent lits de vides à l'auberge, il n'y en a pas un seul. Mais en fait c'est l'usage, ça fait partie du rituel de tout arrivant.

André se marre dans sa barbe, fait faire quelques allers-retours à son fauteuil roulant, et finit par lâcher un «pas de problème» avant de disparaître, toujours rigolant, vers le bar. Sacré André. Toujours là où on ne l'attend pas, toujours parti quand on a besoin de lui. J'imagine que le fait d'être cloué à ce fauteuil explique pourquoi il a autant la bougeotte.

Mais pas le temps de s'attendrir. Mon problème, est toujours là, lui. Et il s'appelle Bobby. Mon problème, c'est un gars qui m'a remis cinquante kilos d'herbe et qui n'a jamais vu arriver l'argent qui devait lui revenir. Et pour cause. Quand on a un quart de million de dollars sous la main à transporter moyennant mille piastres de commission, et qu'on vous en propose vingt-cinq mille pour vous faire «arrêter» par des flics véreux, c'est dur de refuser.

Surtout que le coup était béton. Garanti par la Gendarmerie royale du Canada, pour ainsi dire. Dénonciation, saisie de la livraison, juste le temps de s'éclipser pour éviter de passer trente ans au chaud aux frais de la reine. Coup de bol, quoi. Il ne me restait plus qu'à prévenir Bobby que le coup avait foiré «je ne sais pas comment». Après tout, je n'étais que transporteur dans l'affaire. Pas ma faute. Risques du métier. Risques calculés, vu que la GRC était effectivement sur le coup. Sauf que la saisie, c'était pas eux qui la faisait. Mais Steph. Steph qui avait un chum à la GRC, assez bien placé pour embringuer l'affaire sans donner trop de détails aux cops. Juste assez pour qu'ils lancent une opération de saisie en flagrant délit. Pour trouver peanuts à l'arrivée. Et ça, quand ça leur arrive, ils ne s'en vantent pas. Et pendant ce temps-là, l'acheteur réel disparaissait avec le pot. Et nous, on se retrouvait avec cinq cents jolis billets de cinquante dollars dans nos poches. Nickel. Sauf que…

Sauf que mon cellulaire s'était mis à clignoter, à flasher, à vibrer, quand il n'aurait pas dû. Pour me dire «galère, problème, malaise. Coup foiré. Casse-toi. Dis-

parais.» Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai eu peur. J'ai eu peur pour elle… Et j'ai eu raison d'avoir peur. Ambulance, rue barrée par les flics. Ma rue. Où il ne se passe tellement rien en temps normal que c'est à se demander si c'est des vrais habitants qui occupent les maisons. Alors un tel déploiement de force, justement après cet appel, le doute n'était pas permis. Conclusion, on met les voiles. Sauf que je n'avais pas prévu de tomber, à cinq cents kilomètres de Montréal, précisément sur la personne que j'essayais de fuir.

«Bon, je crois que je vais aller faire un somme. À plus tard.» Besoin de réfléchir, très vite.

«C'est ça, réponds Bobby. À tantôt.»

André ne m'a pas précisé quelle chambre prendre, mais après tout on s'en fout. Un lit ou un autre… Je grimpe l'escalier, suis sur le point d'entrer dans la chambre C, où j'ai mes habitudes. Mais je me ravise. Elle est au milieu du bâtiment. Si je dois calter en catastrophe, autant choisir une chambre qui donne sur l'extrémité de l'auberge. Je ne sais pas si ça changera grand-chose, mais autant maximiser mes chances. En plus, la C est quasiment en face de l'escalier. Ce qui veut dire qu'en cas de cavalcade, je n'aurais que la fenêtre comme issue. Autant augmenter mes maigres chances de survie en m'installant là où je pourrai entendre les pas de Bobby et sortir avant qu'il ne soit trop tard. Bon, c'est pas terrible comme position, mais comme je n'ai pas trop le choix…

Je pose mon sac et redescends aussitôt. Après tout, il est presque l'heure du souper et ma meilleure chance, c'est d'être là où il y a du monde. Enfin, du monde, une façon de parler… D'ailleurs, le premier sur lequel je tombe en redescendant, c'est justement Bobby.

Conversation insignifiante, décousue. Normale, quoi. Je profite de la moindre occasion pour changer de place, d'interlocuteur, d'interlocutrice. Je passe du salon au bar et de l'escalier au poste Internet, coincé dans un angle. Petit à petit mon organisme se remet de sa poussée d'adrénaline. Je me calme. Tout va bien – au moins pour l'instant. J'ai jusqu'à la nuit, peinard.

La soirée se passe plutôt bien, ma foi. Quelques vieilles connaissances passent, on jase et on descend des

bières. Un peu de billard, pas ridicule mais de justesse. J'en oublie carrément pourquoi je suis là, et me mets vraiment à apprécier la soirée. À la vivre comme par le passé je vivais pareils moments. La chaîne radio passe le mélange habituel d'anciens morceaux et de tubes plus ou moins récents. C'est l'heure où on cruise. Où on drague. Et la soirée s'enchaîne, comme un film que je connais déjà mais sans l'avoir jamais vraiment regardé attentivement. Je me sens un peu chez moi.

Du bar au billard, puis au cercle de fauteuils et canapés plus ou moins défoncés du salon. Puis retour encore au bar. «Salut, Oscar, t'es de retour dans le coin?» «Salut, Richard. Alors, toujours entre deux routes et deux femmes?» Richard est là, à l'auberge. Ça, c'est la première bonne nouvelle de la soirée. Au moins, j'ai une possibilité pour trouver de l'aide. Mais il y a le temps. Les occasions ne manquent pas d'engager une conversation, de fumer une cigarette ou de sortir sur la galerie pour un petit joint.

Petit à petit, mon radar à embrouilles se remet en mode veille intermittente. Je vois bien que le bar se vide petit à petit. Déjà une chance qu'en hiver ce soit le seul endroit du village qui ne soit pas congelé le soir. Ça m'a permis de passer une excellente soirée, en restant confortablement en vie. Pas négligeable, quand même.

Maintenant, faut faire un choix. Soit je tente de passer la nuit ici. Et de me tailler demain matin très tôt, le plus loin possible. Et dans ce cas, ma meilleure chance est sans nul doute d'aller réveiller Richard pour le supplier de m'aider. Enfin, supplier... Vu ce que je crois savoir de sa conception de la vie, j'ai plutôt intérêt à la jouer «guerrier en difficulté venant demander noblement assistance à un de ses pairs». Enfin, je caricature un peu. Mais pas tant que cela. Ou alors... c'est vrai que je peux aussi tenter ma chance ce soir. Braver les -30° qui règnent dehors et que le vent qui souffle maintenant en blizzard doit facilement faire descendre à -50°...

Dans un film télé, j'aurais sans doute décidé de braver les éléments. Et trouver un truck compatissant pour m'emmener loin et sans préavis... Ouais. Sauf que vu la vitesse à laquelle j'ai quitté Montréal, j'ai pas vraiment pris le temps de m'acheter un équipement Grand Nord

au complet. Un coton ouaté et c'est tout. J'avais déjà bien assez de ma savante stratégie destinée à limiter les risques pendant que j'essayerais de prendre un bus pour fuir la ville. Partir vers l'est avant de prendre le métro. Faire une correspondance et revenir à pied par les souterrains, attendre un groupe pour monter dans la gare acheter mes tickets à l'automate avant d'aller me planquer derrière un bus... Apparemment, j'avais réussi à prendre le bus et à atteindre l'auberge sans encombre. Sauf que Bobby...

Donc la soluce est claire. On file trouver Richard. Aussitôt dit, aussitôt fait. Je repère d'abord la chambre, en regardant le planning, sur le bureau au pied de l'escalier. Je monte. Je frappe. J'entre. Trois ronflements et demi, mais pas de Richard. Faut dire que ses trois cent cinquante livres, c'est dur à rater.

Retour case départ. Ou presque. Je choisis de rester à l'étage, ayant repéré – lors de mon coup d'œil sur le planning – deux piaules avec seulement un nom. La première contient son plein de pèlerins. Merde. Plus loin, pour la seconde. Waow. Jackpot. Un sac à dos, mais personne. J'entre et plonge sous le lit. Pour en ressortir immédiatement en me disant que quitte à choisir un complexe, mieux vaut faire celui de l'aigle sur son aire que celui du lapin dans son terrier. Histoire d'avoir encore un peu de liberté de mouvements. Et puis, en se tassant dans l'angle du mur, on est à peine visible pour quiconque mesure moins de six pieds. Même s'il passe la porte. Enfin, presque.

La pensée suivante est «Merde, j'me suis endormi...» Comme si je m'étais évanoui, tellement j'ai une impression de «éteint – allumé». Apparemment toujours entier, et apparemment pas de bruit dans la pièce. Attends un peu!... Si, il y en a un, de bruit. Pas très fort, mais audible. C'est une légère respiration de dormeur – de dormeuse, plus exactement. La proprio du sac à dos, sans doute.

Je souffle un brin mieux, récupère doucement côté tachycardie. Quelle heure peut-il être? Dans les trois ou quatre heures du mat'... Je peux tenter de me rendre chez le dépanneur de la côte vers les sept heures. Ça va faire long à attendre. Je soupire.

— C'est ben long d'attendre le jour, hein?

C'est la voix de Bobby, qui monte de la couchette d'en bas, en face de moi. Tout en prononçant mes premiers mots, je place ma main droite fermement sur l'angle du lit.

— Tiens, Bobby, c'est toi qui dors là!?

Je me redresse un peu et pose mon autre main près de mon genou.

— NE BOUGE PAS! S'te plaît...

J'entends le bruit d'un percuteur qu'on arme.

— O.K., cool, je m'asseyais, juste.

— C'est ça, cool, réponds Bobby. Ben reste assis de même, correct?

— Correct, Bobby, mais j'te jure...

— STOP!

— O.K. O.K. Bon, y se passe quoi? Je suppose que si t'es ici, c'est pas pour faire de la balade en raquettes...

— Mets-en.

— ... Je t'écoute.

Un grand silence frisé traverse alors la chambre. Plus que nos respirations; celle de Bobby – n'étant plus déguisée – est un peu plus forte que tout à l'heure. Je commence à toute vitesse à calculer le mouvement le plus rapide possible pour tenter de fracasser la fenêtre de mes pieds... et de les suivre. Pas évident, mais comme on dit, «nécessité fait loi».

Pis si ça marche pas... Ça marchera. Forcément.

— Pourquoi es-tu là? que je demande.

— Ben tu vois, c'est juste la chance, qu'il me répond. En fait la vraie question est: «Comment on a pu ne pas voir l'évidence si longtemps? Que tu nous tomberais tout cru, sans rien avoir à faire». Enfin, l'essentiel, c'est que nos affaires s'arrangent comme prévu.

— Comme prévu? Ça veut dire que j'étais attendu ici?

— Mets-en!

Je me tais et commence à comprendre la merde dans laquelle je me suis mis. Steph m'a proposé d'arnaquer Bobby, mais la réalité était que Bobby se servait de moi pour arnaquer un tiers. Le vendeur ou l'acheteur, pour ce que j'en savais. Mais... Cela voulait quasi automatiquement dire que Steph était dans le coup. Alors, chez moi...

— Qui était chez moi?

— Ah… Oui, j'aurais dû me douter que tu ferais vite le lien avec Steph. Ben tu vois, c'est la seule affaire qu'on catchait pas. C'était. On s'est reviré de bord. Suffisait de te transformer de cadavre retrouvé en assassin disparu. Et le reste allait de même.

— Qui?

— Oh, je sais plus ben le nom. Une blonde à lunettes qui connaissait Steph. Ça lui a facilité le travail. Tu te souviens, t'avais couché avec, à Noël…

Je vois. Sympa. La moindre bonne nouvelle en annonçait une mauvaise, bien pire de préférence. Là, cerise sur le gâteau, j'en avais deux d'un coup. Un vrai spécial.

Bon, on respire un grand coup pour digérer la survie de Steph, sa trahison et la mort de Julie qui a bien mal choisi le moment pour faire une de ses célèbres visites-surprises. Et qui n'avait strictement rien à voir la-dedans, mais s'y est retrouvée intégrée… comme élément de décor. J'en sais assez, mais je veux tous les détails. Et Bobby le sait. C'est le moment.

— Mais comment cette crisse…

Je me propulse d'une seule traction sur les deux mains, balance les deux pieds vers le centre de la fenêtre. Un instant avant le choc, je me dis que c'est une idée stupide, que jamais la fenêtre ne se brisera… Mais il est de toute façon trop tard. Une explosion, du bois et du verre qui volent, qui m'arrachent la peau, je glisse sur le toit, emporte un bout de gouttière et tombe dans la neige, au pied de la galerie. Et je tombe mal. Le bruit de bois brisé et le fer rouge qui s'applique sur toute ma jambe droite me font immédiatement comprendre que c'est mal parti. Fracture, sans doute. Je respire, c'est déjà ça. Je tente de me tourner, mais mon bras gauche est inerte, comme ankylosé. Un coup d'œil, et je vois la manche déchiquetée, brûlée, et le sang qui tache l'intérieur. Si le bruit de la fenêtre a été si… explosif, c'était parce qu'il se doublait d'un coup de feu. Un peu raté mais pas complètement. Résultat final, un bras et une jambe en moins. Avec ça, je vais aller loin, moi.

Un bruit derrière. Je tourne la tête et reconnais à l'envers le fauteuil d'André.

— André, fais gaffe! Y a un mec, armé, en haut, juste au-dessus…

— Inquiète-toi pas, inquiète-toi pas, ça va aller!

— Mais André, C'EST PAS UNE JOKE! Je… je suis blessé, il vient de me tirer dessus…

— Je sais.

— Tu… Comment ça, tu sais. Aaeeiii, le dernier mot résultant d'une tentative de me retourner qui déplaît à ma jambe droite… Qu… Comment ça, «tu sais»?

J'ai besoin d'un peu de temps pour être capable de respirer. Pas ça, PAS ÇA!!! Mais André est impitoyable. Il ne me laisse pas le temps de réaliser pleinement et poursuit.

— T'sais, la vie est pas si facile, icitte. Y a beaucoup de monde l'été, fait qu'ça fait aussi pas mal de charges, pis l'hiver… c'est ben calme. Alors on arrondit les fins de mois avec tout ce qu'on peut. Avant, y avait les baleines, mais les croisières, ça rapporte pus, pis un de ces jours, ça va disparaître…

— T…T'es en train de m'expliquer que c'est toi le… «l'organisateur» de cette affaire?

Pas le temps d'ajouter quoi que ce soit, il repart. Comme au cinéma. Suis sûr qu'il aurait rêvé d'être acteur, le Dédé. Sauf que je m'attendais pas – mais alors pas du tout – à le trouver dans le rôle du méchant!

— Ben ouais. Oh, je comprends que t'aies un peu de mal à catcher ça. Et crois-moi, c'est pas le cœur léger qu'on fait certains choix.

— Ouais… je halète sans pouvoir ajouter un mot de plus.

Il reprend.

— Et puis, tu peux comprendre, hein? T'as remarqué qu'on fume beaucoup icitte. T'en as souvent acheté, toi-même, hein? Ben tu vois, comme on est en Amérique du Nord, on se contente d'appliquer les lois du marché, la libre entreprise, tout ça. Y a une demande, on peut y répondre, et on a des besoins, tout est réuni pour que ça marche. Et ça marche. Et c'est pas que notre seul intérêt. On fait vivre – ou vivre un peu mieux – pas mal de gens icitte.

— T'es en charge de l'aide sociale, que je croasse, sur un ton qui se veut moqueur mais fait plutôt agonisant. Ce qui de toute façon est le cas – ou le sera sous peu.

— Tu te moques. Ça me peine. Tu sais, on a tout essayé, avec les années. Et on a eu ben de la misère pour vivre. Et dans ce monde, si t'es en faillite, t'arrêtes tout. Alors pour éviter la faillite... On pourrait dire que pour le bien du plus grand nombre, on est conduit à faire des choses... avec des côtés regrettables, et...

— ARRÊTE DE TE FOUTRE DE MA GUEULE!!! T'es là en train de me faire pleurer sur la misère de la Côte-Nord, et la solution c'est... comment tu dis déjà? «un côté regrettable». Me descendre!...

— Mais j'te niaise pas, FX.

L'animal, il prend un air peiné... Cette fois il le mérite, son Academy Award...

— Crois-moi, reprend-il, si on avait trouvé une meilleure solution, on l'aurait prise. Mais on n'a pas le choix.

À ce moment, Bobby apparaît tranquillement sur la galerie, et vient rejoindre André. Il n'a même pas son gun à la main, c'est dire si ma cote est haute...

— Tu sais, on connaît Bobby depuis longtemps icitte, ben avant que t'arrives. Il a été le chum de Stéphanie.

Ça y est, je me dis, le petit couplet xéno, le «t'auras beau être là depuis trente ans, tu resteras toujours un Français». Y avait longtemps... Il reprend, comme s'il lisait dans mes pensées:

— Tu pourrais te dire que c'est encore le coup du «maudit Français»... mais c'est pas ça pantoute. C'est juste que j'avais pas d'autre choix...

— Laisse tomber, tu veux. Raconte-moi l'histoire, que je meure pas idiot.

Au moment où je dis ça, je me rends compte que pour la première fois cette expression si souvent employée sans y penser va prendre tout son sens. Pas réconfortant, comme pensée.

C'est Bobby qui prend alors la parole.

— En résumé donc, j'ai pas que ça à faire à soir. André c'est un peu ma famille, et même s'il désapprouve

ma façon de vivre, il m'achale pas avec. Alors quand il m'a demandé de l'aide, ça pouvait pas se discuter. Il fallait que je le fasse. Le reste, tu connais, et t'aurais pu comprendre ben plus tôt, Lagraine. Tant pis pour toé... On monte une escroquerie classique, on te raconte qu'on a un complice à la GRC. La suite, c'est un crisse de maudit Français qui veut nous fourrer. On l'arrose au gun, mais on trouve jamais ce qu'il a fait du pot. Plan B, le même gars gun-shot sa blonde, et sacre son camp. Version officielle. La version pour le vendeur, elle sera accompagnée d'un cadeau... congelé. Histoire de bien montrer que j'ai tenté de faire ma job... et échoué en toute bonne foi. En tout cas, le gentil deal de l'auberge à ses gentils consommateurs lui permet d'attendre les fins de mois tranquillement. Ça te suffit?

— Mais... Non! Pourquoi...

J'ai pas vraiment le temps de poursuivre. Je vois la main de Bobby qui se lève, André qui baisse la tête. Pas possible. Je ne veux pas le croire. Une pensée idiote me traverse l'esprit: j'ai fait ma bonne action ce soir. Au moment où je pouffe, une flamme éclate du côté de Bobby et fait exploser le décor, ma douleur et ma peur en paillettes qui se dissolvent dans le néant.